

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 9

Artikel: La lutte nucléaire sera-t-elle statique ou dynamique?
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La lutte nucléaire sera-t-elle statique ou dynamique ?

Tel est sans doute un des plus graves problèmes que peuvent se poser les chefs politiques et militaires responsables de la défense nationale de leur pays. Or cette question est d'autant plus épineuse à traiter qu'il n'existe pas de précédent en l'occurrence, à part les deux bombes qui ont marqué la fin de la guerre contre le Japon. De plus, les données que l'on possède actuellement demeurent encore fragmentaires, se bornant à décrire les effets des explosions ; les études tactiques qui en découlent et qui sont activement poussées dans les états-majors « atlantiques », restent foncièrement secrètes. Cependant on voit déjà apparaître des prescriptions nouvelles dans l'instruction et des méthodes souvent profondément modifiées dans la conduite des troupes aux manœuvres.

Mais pour une grande part — il faut l'admettre — on en est réduit au jeu des déductions. Or chacun le fait avec son tempérament, selon sa formation ou le souvenir des événements auxquels il a été mêlé ; ou encore en adaptant cette nouvelle forme de la guerre à son propre pays. Cela n'est pas seulement le cas des individus isolément ; mais une opinion particulière prend corps par pays. Ainsi le colonel von Bonin représentant sans doute une fraction importante des officiers allemands, s'est élevé contre le concept officiel, reflet de la doctrine « atlantique ». A l'état-major du général Guderian¹ — alors chef des forces terrestres allemandes — au pire moment de la guerre, il a dû méditer sur la gravité de la défense de la grande plaine face à l'Est ; ses vues auraient tendu ainsi à une défense atomique rapprochée, pourrait-on dire, disposant de moyens puissants au profit des éléments avancés.

¹ HEINZ GUDELIAN : *Souvenirs d'un soldat*. — Traduction française. — Librairie Plon, Paris.

Les Anglais, se souvenant des terribles attaques aériennes subies, préconisent une contre-offensive stratégique foudroyante visant le potentiel aérien de l'adversaire et conduite avec des moyens aéro-atomiques auxquels sont déjà plus ou moins sacrifiées les autres armes.

En vérité on peut avancer des arguments pertinents dans les deux sens.

En faveur de la défensive, même d'une défensive statique, on peut avancer de nombreux arguments, en premier lieu aussi bien les vues anglaises qui furent exposées par le maréchal Montgomery, que celles du colonel von Bonin. Il s'agit essentiellement de bombardements atomiques sur tous les points vitaux de l'adversaire : dans le premier cas, sur le plan stratégique, ils viseront ses industries de guerre, ses infrastructures aérienne et logistique et mettront celui-ci finalement dans l'impossibilité de faire fonctionner son appareil militaire, comme cela aurait pu être le cas des bombardements aériens alliés pendant la guerre s'ils n'avaient pas été souvent modifiés quant à leurs objectifs, éparpillés et non concentrés sur des points sensibles ou des industries-clés ; dans le cadre tactique, en ce qui concerne le second cas évoqué, la puissance atomique défensive sera dirigée sur tous les objectifs qui apparaissent infailliblement lorsque l'adversaire va lancer ses attaques : préparatifs de tous genres, rassemblements, transports convergeant vers certaines zones, concentrations d'artillerie, établissement de nouvelles bases aériennes et de départ pour les grandes unités.

Ainsi sur l'un et l'autre des deux plans stratégique et tactique, il semblerait que le feu nucléaire, par la puissance de destruction de projectiles relativement peu nombreux, fût omnipotent pour amener la paralysie de l'assaillant. Ce serait question de renseignements, d'études minutieuses dès le temps de paix pour connaître la structure économique de l'adversaire et de reconnaissances aériennes dès le déclenchement du conflit pour suivre la marche des forces ennemis, leurs déploiements et leurs évolutions.

D'autres procédés tactiques concourent à favoriser la défense. Parmi ceux qui ont été diffusés, il faut mentionner ici les plus caractéristiques, capables de rendre beaucoup plus efficaces les tirs atomiques défensifs. En premier lieu l'utilisation de commandos opérant à la manière de partisans, ou d'unités spéciales de reconnaissance disposant de moyens aériens légers, ainsi que de procédés de guidage et de télé-communications empruntés aux techniques les plus modernes. Ces commandos et unités de reconnaissance, qui sont capables de s'enfoncer à une centaine de kilomètres dans la zone adverse, seront dirigés sur les points où l'on présume que l'ennemi accumule des forces ; ils en préciseront les zones et leur densité, afin que soient déterminées les « cibles » atomiques rentables. Il y a de fortes chances pour que ces unités, insaisissables, réussissent dans leur mission et concourent ainsi à faire échouer, dès sa phase de préparation, une attaque ennemie. Les Américains s'orientent aussi vers un procédé assez original d'immobilisation des concentrations et des réserves adverses par bombardements nucléaires, non pas en vue de les détruire car celles-ci auront appliqué forcément toutes les prescriptions de protection anti-atomique, mais tendant à les entourer de ces explosions afin de les couper de leurs débouchés d'attaque et de leurs voies de communication.

Il est non moins certain que toute défensive jouira d'un avantage très net aussitôt après le début de l'attaque, alors qu'assaillants et défenseurs se trouvent plus ou moins entremêlés, surtout du fait des contre-attaques, et qu'il deviendra pratiquement impossible de soutenir l'assaut par du feu nucléaire — à moins toutefois que l'on ait affaire à un belligérant professant le mépris absolu de ses propres pertes.

La défense sera encore sérieusement avantagée par les mesures de précaution que devra prendre un assaillant lorsque de nombreuses explosions auront eu lieu. La détection des zones contaminées, l'estimation du degré de radioactivité, les signalisations à effectuer, le détournement éventuel des itinéraires, etc., nécessiteront des temps assez longs susceptibles

de retarder l'assaillant et même de briser son élan. En tout cas les chances de la défense augmenteront si le répit ainsi occasionné aura été mis judicieusement à profit.

La nature du terrain, et spécialement les régions montagneuses, joue un rôle non négligeable pour la défense. Les Anglais ont préconisé l'utilisation « atomique » du terrain, en considérant que ce seront ses parties plates qui souffriront le plus des explosions nucléaires ; ainsi elles seraient plus ou moins abandonnées, mais surveillées de « bastions » aménagés dans les zones plus escarpées, où une explosion se produisant au flanc d'une côte aura une partie de ses effets limitée par la côte elle-même et par les dénivellations. Ceci est à rapprocher, toujours dans le sens défensif, des conceptions qui se font jour actuellement et ayant trait à des positions de recueil, par exemple à l'abri de bois feuillus, qui présentent la meilleure protection anti-atomique, ou des zones dites « d'appui de manœuvres », ou encore de « réduits », entre lesquelles opéreront les formations blindées.

Ces dernières considérations conduiraient donc à faire admettre que la guerre atomique offensive pourrait peut-être facilement s'enliser, les opérations étant canalisées entre des môles défensifs aménagés avec tout le soin voulu, freinées aussi bien par des contre-manœuvres lancées de ceux-ci, que par la lourde surcharge des multiples mesures de protection plus gênantes en mouvement qu'en station. Le port du masque, auquel il faudra d'ailleurs revenir, est toujours beaucoup plus pénible en marche qu'à l'arrêt.

A cela on peut ajouter que certaines tendances se sont affichées, surtout dans les pays ne disposant pas en propre de l'armement nucléaire, incitant à une sorte d'immobilisation ou d'atemoiement en attendant que la lutte atomique se soit jouée entre les « Grands ». Sans approuver de telles vues, il faut bien convenir que le fait de ne pas posséder soi-même le moyen de la riposte nucléaire provoquera un sentiment d'inhibition ou du moins de retenue.

Il peut donc apparaître que de sérieux arguments militent

dans un sens plutôt statique de la guerre atomique, la puissance des moyens de destruction étant telle que non seulement celle-ci se neutraliserait de part et d'autre, mais empêcherait aussi l'exécution des mouvements.

* * *

Toutefois, bien que cette dernière opinion ne manque pas de trouver de l'audience, car certains de ses éléments sont réels, il importe de la situer exactement. En effet, elle semble plutôt reposer sur des données ou sur une manière de raisonner antérieures à l'introduction du feu nucléaire. Or les conceptions en vue d'une guerre atomique ont déjà fait du chemin et des voies nouvelles apparaissent.

Tout d'abord certains des arguments invoqués en faveur du fait statique ou de la défense peuvent tout aussi bien servir dans un sens opposé. Par exemple le procédé d'immobilisation des réserves adverses par une couronne d'explosions, s'il est employé par un assaillant, écartera au bénéfice de son propre mouvement toute contre-attaque ennemie. L'offensive peut également « coller » au plus près du défenseur de manière que celui-ci ne puisse faire usage, aux endroits importants de ses armes atomiques, dont les effets à plusieurs kilomètres pourraient toucher les uns et les autres.

Même la défense contre les engins téléguidés aux portées de plusieurs milliers de kilomètres susceptibles d'anéantir les potentiels de guerre, ne devient plus impossible. Basé sur la détection de la trajectoire de l'engin, ce procédé permet par calculateur automatique de saisir le projectile, sans doute plus facilement s'il est mû par un engin à caractéristiques balistiques qu'en vol aéronautique à caps modifiables. Toutefois la vraie inconnue d'un tel système demeure le brouillage des transmissions à grandes distances

Mais c'est surtout dans le domaine tactique qu'il faut considérer le problème où des méthodes nouvelles sont survenues. Deux points principaux retiennent particulièrement

l'attention : l'augmentation considérable de la dispersion des formations de surface ; et le développement constant du facteur aérien à tous les niveaux de la lutte.

La dispersion est passée par rapport à la période pré-atomique à un coefficient, de 3 en largeur, pouvant même s'élever jusqu'à 5. Aux manœuvres américaines de fin 1955, dont on ne connaît cependant pas exactement les dimensions de la zone opérationnelle (environ 30 000 km²), il serait encore supérieur. Pendant les quinze journées des manœuvres actives, plusieurs centaines de projectiles atomiques furent censés avoir été utilisés. Or sur une telle étendue, par des préparations, engagements et couloirs savamment aménagés par feu nucléaire, une offensive vigoureuse à moyens motorisés peut passer. La défense parviendra très difficilement aux moments et aux points voulus à ajuster des barrages successifs et à les entretenir. Car, malgré tout, une bombe de modèle courant ne couvre par ses effets qu'un diamètre de 3 à 4 km. ; sur plus d'une centaine de kilomètres de front, sur plusieurs lignes et durant une semaine, cela représenterait un déluge atomique encore irréalisable. De plus, on a remarqué que dans une situation atomique grave, ce serait l'infanterie, tour à tour à pied et sur véhicules tous terrains, de plus infiniment diluée, qui pourrait se frayer un chemin, tandis que les véhicules sur routes seraient certainement bloqués.

Néanmoins, en admettant qu'un champ de bataille soit saturé d'effets atomiques, chaleur, souffles destructeurs et radio-activité, il n'en subsistera pas moins la possibilité d'actions aéroportées préparées et venues de très loin. C'est là qu'apparaît l'importance du facteur aérien. Les armées s'orientent ainsi maintenant vers la formule suivante d'organisation du corps d'armée : 1-2 divisions d'infanterie, une blindée et une aéroportée, ou aérotransportable. Les Russes, selon leur réorganisation en cours, parviendront à avoir le tiers de leurs forces en divisions blindées ; en ce qui concerne les éléments aéroportés, on sait qu'ils sont passés maîtres pour actionner par parachutages des forces considérables de parti-

sans ou « tueurs individuels », susceptibles de remplacer efficacement des formations aéro-transportées en avant des gros.

On assistera donc à des actions par voie aérienne, relativement peu profondes pour faciliter la jonction ultérieure avec elles, mais suffisamment lointaines pour se dégager d'un champ de bataille devenu statique. La condition de la réussite sera naturellement la participation conjuguée d'une grande unité blindée, appuyée elle-même puis relayée par des divisions d'infanterie. On obtiendra ainsi une sorte de relance ou de rebondissement de l'action. Le succès ira à celui des belligérants pouvant s'assurer la maîtrise de l'air et sachant le plus judicieusement nuancer son feu nucléaire sur les points principaux. La manœuvre aéro-atomique et aéro-terrestre sera certainement beaucoup plus payante que l'emploi massif, souvent dans le vide et à contre-temps, du feu nucléaire. On peut donc dire de celui-ci, comme d'ailleurs de toutes les armes, qu'il vaudra, non pas tant en raison de sa seule puissance, aussi élevée soit-elle, mais bien en fonction de son emploi judicieusement compris dans le cadre de l'ensemble.

De ceci il résulte également qu'il s'agira pour les combattants de se conformer aux règles minutieuses de la mise en œuvre du feu nucléaire et à une foule de prescriptions qui en découlent. Posséder ce feu constitue certes un avantage indéniable, mais il sera sans doute plus important de savoir l'utiliser en le liant à la manœuvre générale. Selon le terme en vogue cela deviendra une question d'« intégration » des forces, qu'elles appartiennent ou non aux pays détenant des armements atomiques.

Pour en revenir au facteur aérien, déjà prépondérant au point de vue tactique du fait des actions aéroportées, il ne cesse encore de s'étendre à d'autres domaines, principalement à la reconnaissance, proche ou lointaine, l'appui direct au sol par des roquettes air-terre, le ravitaillement des forces dans la zone opérationnelle, afin d'alléger cette dernière des transports routiers, aujourd'hui excessivement vulnérables. On peut entrevoir le moment où les moyens aériens dépasseront nette-

ment en importance les forces de surface, à qui n'incombera de plus en plus que l'occupation du terrain. Le combat sera aérien, le feu de même air-air et air-terre, ainsi qu'une grande partie des mouvements.

Or cette évolution majeure rend toutes leurs possibilités et qualités aux actions offensives.

De plus, le rôle de l'infiltration acquiert une valeur accrue. Son exécution sera du ressort d'éléments légers, infanterie ou même partisans, d'une extrême mobilité. A leur tour ceux-ci seront un jour pourvus d'armes atomiques, grenades à fusil, obus de mortier, dont les types existeraient déjà. Leur progression sera facilitée par les grands espacements entre les formations que devra observer l'adversaire. Se regroupant sur les lignes du terrain, ces éléments seront en mesure de provoquer de graves perturbations, si ce n'est une véritable paralysie dans les arrières. Et là encore ce sera la conduite même des opérations qui primera et particulièrement la conjugaison des différents éléments : légers, puis des forces plus étoffées, blindées, d'une part ; et de l'autre, des moyens aériens et aéro-atomiques.

En revanche, deux armes paraissent devoir encore être adaptées étroitement à cette évolution : l'artillerie, qui peut être appelée à une rigoureuse décentralisation, afin d'être en mesure de participer séance tenante à de nombreux combats locaux et rapides ; les trains des armes, qui de routiers doivent devenir beaucoup plus tous-terrains, voire aériens.

Quoi qu'il en soit, l'offensive ou la conduite dynamique d'une guerre, l'évolution des méthodes et des matériels étant réalisée, retrouve à son tour des atouts considérables.

* * *

Une guerre future serait-elle statique ou dynamique ? Il est difficile de le prévoir.

Il faut plutôt convenir, semble-t-il, que cette guerre sera, comme toutes les précédentes, ce que les chefs la feront et derrière eux les nations. Car au-dessus de ces facteurs contra-

dictoires, qui ont été soupesés dans la mesure du possible, se situe le facteur essentiel, moral et intellectuel.

Le premier terme peut être illustré par l'exemple de la ligne Maginot, dont on parlera encore longtemps ; dans l'esprit du commandement c'était un moyen à intentions manœuvrières : tenir aux moindres frais une grande partie du front, afin de libérer le maximum de troupes de campagne ; si elle avait été strictement statique, cette ligne aurait dû être prolongée jusqu'à la mer. Mais une « ambiance » en a fait peu à peu une *protection* à toute épreuve et a créé ainsi un état d'esprit de passivité.

Le second terme, soit l'élément intellectuel de la conduite de la guerre, ne cessera de grandir avec l'introduction continue de nouvelles techniques ; outre leur connaissance et celle des méthodes appropriées, il apparaît un facteur impondérable, celui de l'esprit inventif, grâce auquel les méthodes seront toujours réajustées par des procédés inédits et de nouvelles combinaisons des moyens.

Toutefois, dès maintenant se dessine d'une manière certaine un fait très net : tout mouvement en guerre atomique sera d'une énorme amplitude. La portée des armes et la dispersion des formations sont telles que l'on ne peut plus concevoir, soit un repli des éléments avancés, excessivement et obligatoirement éparpillés, devant une attaque aéro-atomique et terrestre, soit une attaque de grande envergure, à moins d'une cinquantaine de kilomètres dans le premier cas, afin de pouvoir opérer un freinage de l'ennemi et d'effectuer un regroupement de ses forces, et d'une centaine de kilomètres dans le second en vue de l'utilisation maximum de ses moyens. Ceci correspond aux normes des quelques kilomètres des attaques d'infanterie à pied d'autrefois et aux quelques dizaines de kilomètres des blindés, sans opération aéroportée.

Sous cet angle on peut alors conclure que la lutte nucléaire, même si elle est statique dans son intention, par exemple la défense d'une partie d'un territoire, ou du fait d'une situation générale, sera dynamique dans son exécution.

J. PERRET-GENTIL